

hir. La question doit se résumer ainsi : nous ne sommes pas une nation indépendante, et nous portons la peine de notre servage colonial. Tout est là.

Si le danger passé, on ne venait pas essayer de nous édifier sur le système colonial, — qui équivalait presque à l'indépendance, sans la guerre aux Etats-Unis et sans le mouvement fénién, — ce système qui met une nation dans la cruelle nécessité de se battre pour des causes qui lui sont étrangères, nous aurions peut-être plus de chaleur au cœur, plus de dévouement dans l'âme. Mais la connexion à ses fanatiques et ses sectaires ; et vous ne leur persuaderez pas que la colonie a fait ses dents, qu'elle peut marcher sans bourrelets, qu'il est temps de songer à l'émanciper, à lui laisser chercher toute seule ses garanties de bonheur et de stabilité.

Ne craignons pas de demander l'émancipation au plus vite. Mais comment l'obtenir ? par quel procédé ? La confédération contient-elle les éléments de l'indépendance prochaine du pays ? Nous serions portés à le croire : car, il faut l'avouer, elle a quelques beaux côtés ; mais les tendances du parti dominant sont si conservatrices, que le projet nous effraie. Ce que veut ce parti, et il ne s'en cache pas, c'est la transplantation d'institutions qui répugnent à tous nos sentiments d'égalité et de démocratie ; c'est, pour les colonies britanniques, une vice-royauté coûteuse et arrogante, contre laquelle protesteront toujours nos traditions libérales.

C'est donc contre la perpétuation du système monarchique et de l'influence européenne, sur ce bout du continent américain, que nous nous élevons ; et nous demandons aux partis de vouloir bien s'entendre sur une question qui nous touche si vivement, à savoir, si le système de dépendance coloniale a fait son temps.

Souhaitons un ordre de choses plus conforme aux véritables destinées de la nation canadienne. N'oublions pas, dans nos misérables querelles de partis, qui aboutissent à l'impuissance, que l'indépendance, c'est l'initiative ; c'est une nouvelle ère qui s'ouvre pour tous ; c'est la fusion des sentiments divers de nationalité au profit de la nation toute entière ; c'est la vie nationale.

La connexion, qu'elle se continue par la confédération, ou par le système qui prévaut maintenant, signifie pour nous, timidité, tâtonnements, dans les choses les plus ordinaires de la vie d'un peuple ; menace d'invasion trop souvent renouvelée ; en fin, prise de possession de notre sol pour en faire le terrain d'un duel qui aurait eu son origine ailleurs, et en présence duquel nous ne pourrions rester impassibles.

L'Angleterre a été trop longtemps la Mecque vers laquelle se sont tournés les regards de la patrie, à moitié paralysée par la dépendance coloniale ! toutes les forces vives de la nation doivent maintenant tendre à l'indépendance !

**EVENEMENT DE LA SEMAINE.**

Pendant toute la semaine dernière, le vent soufflait aux arrestations, aux saisies et aux prises de corps.

Le grand connétable Faucher, armé de ses lunettes et d'un warrant, a pénétré dans notre cénacle, jusqu'au sein de notre famille pour nous notifier que nous devons paraître en cour pour une accusation de libelle. Voici le libelle. Nos lecteurs se rappellent sans doute que nous annonçons par voie télégraphique (histoire de badinier) que M. McAvoy était le chef des féniéens à Québec et qu'il avait des correspondances avec O'Mahoney. Nous avons donc skrivé M. Faucher jusqu'au greffe où il nous fallut donner caution. Mardi l'enquête était ouverte et elle se continue encore au moment où nous mettons sous presse.

Vendredi tout Québec était en émoi. L'or à la bourse subit une baisse considérable. Dans le faubourg St. Roch, les citoyens étaient dans une jubilation qui tenait du délire. La rue du Pont présentait ce jour là un spectacle animé, les citoyens s'y pressaient en foule, des groupes se formaient.

La joie était épanouie sur tous les visages. On riait, on sautait, on se donnait des poignées de mains ; une immense joie régna partout et l'on entendait des conversations dans le genre de celle-ci.

— Enfin, la Scie est arrêtée.  
— Oui, les Editeurs ont été pris.  
— Que je suis t'y content, allons prendre un coup.

A l'un de ces groupes on remarquait notre ami J. B. Bertrand : sa figure était inondée de délices ; il riait si fort qu'il était obligé de se tenir la bedaine à deux mains pour en maintenir les pulsations.

On dit que, lorsque le grand connétable Faucher parut dans la rue du Pont, ces différents groupes oscillèrent et l'on vit, spectacle étrange, M. Adolphe Paré épicier, s'approcher avec enthousiasme du grand connétable pour le féliciter sur le succès de cette arrestation, puis solliciter sa pratique et lui offrir son crédit.

Détrompez vous, braves gens, la Scie se rend à la cour mais elle ne meurt pas. La Scie est encore assez vigoureuse pour vous inquiéter jusqu'à l'arrivée du choléra ou des Féniéens.

Nous disions il y a une minute, que le vent soufflait aux arrestations. Rien n'est plus vrai, l'autre jour le célèbre professeur Paul Michel Brennan et le non moins fameux M. De Varro, son secrétaire intime étaient arrêtés et traduits devant le Juge Maguire, le premier pour assaut et batterie, et le dernier pour avoir tiré à la jambette. C'est tout simple.

Et M. R... de Beaumont, la musique voyant tant d'arrestations arrêta son ami Delphis Pelletier longues mains et lui paya un bâton de tir.

**COURS DE DROIT.**

(Suite.)

V.

**Le mort saisit le vif**

Cette petite gravure exprime nettement l'idée du législateur qui inventa la maxime en question. En effet, messieurs, ce sque-

lette saisira malheureusement, plus d'un vif, l'été prochain ; sa faux, le choléra, moissonnera plus d'un brave citoyen de Québec, grâce à l'inertie des autorités de votre ancienne capitale.



VI.

**Donner et retirer ne vaut.**

Cette maxime, messieurs, prouve l'illégalité de certaines transactions où Sir Fortunatus a trompé, dit-on. En effet, c'est enfreindre cette maxime que de donner une situation dans un bureau public à quelqu'un et puis de lui retirer le salaire d'une année comme prix du service qu'on lui a rendu.

VII.

**Destination du père de famille vaut titre.**

M. William Baby fut, dès son enfance, destiné par son père à être l'homme le plus éloquent, le plus érudit, la lumière et la gloire enfin de toute cette belle Province : et dans ce cas, la destination du père de famille n'est-elle pas un titre suffisant, fut-elle même le seul titre de votre jeune concitoyen à l'admiration de l'historien futur du Canada.

VIII.

**Nulla servitudo sans titre.**

Messieurs, cette maxime veut dire que les hommes, dénués de tout titre, ne peuvent exercer de servitudes, en ce pays, et ne peuvent en conséquence se permettre de ces petites libertés, qui s'appellent servitudes urbaines, servitudes rurales, selon qu'elles s'exercent en dedans des murs ou bien dans les faubourgs. Par contre coup, celui qui a un titre, homme tiré enfin, un sir, par exemple, peut en toute sûreté aller exercer la servitude chez son messager, et faire comprendre à ce messager quel plaisir il y a pour le messager d'aller se promener sur la rue St. Jean, pendant que le sir cause à la maison avec madame la messagère des sujets les plus innocents.

(Suite et fin au prochain numéro.)

**BAPTISTE PACOT.**

Employé civil.

(Suite.)

Baptiste, sans déroger aux règles, peut s'esquiver toutes les dames-beures, soit pour jaser avec les employés des autres bureaux soit pour entrer chez Mills ou chez Russell se rafraîchir avec